

Des qualités d'Indiens pour la recherche?

Les principes d'éthique et directives pour l'expérimentation animale publiés dans le dernier numéro du BMS procèdent à mon sens d'une philosophie très saine, qui ne va pas sans rappeler le système de valeurs des premiers habitants de l'Amérique. Il semble que certaines tribus indiennes avaient pour usage de demander leur accord, au cours d'un rituel, aux bêtes qu'elles comptaient abattre. Même si l'on sentait que tuer un animal était injuste en un certain sens, on ne pouvait y renoncer car on avait besoin de produits carnés pour survivre. Dans son célèbre discours prononcé en 1854 devant le gouverneur de Washington, le chef Seattle relève que «les fleurs parfumées sont nos sœurs; le cerf, le cheval, le grand aigle, nos frères». Après s'être demandé «ce qu'est l'homme sans les bêtes», il constate que «si toutes les bêtes disparaissaient, l'homme mourrait d'une grande solitude de l'esprit. Car ce qui arrive aux bêtes, arrive bientôt à l'homme. Toutes choses se tiennent.»

On sait depuis lors que ces phrases font partie des ornements qu'un précurseur plus ou moins créatif du mouvement écologiste a apporté, dans les années septante du siècle dernier, au discours historiquement attesté du chef indien. Ces adaptations semblent toutefois caractériser parfaitement l'attitude des Indiens à l'égard de la nature et, en particulier, du monde animal. Le respect que vouent les habitants autochtones de l'Amérique du Nord au monde vivant est attribué avant tout à leur conviction que tout être animé de vie est habité par Manitou, le Grand Esprit.

De telles convictions ne sont guère en vogue de nos jours, du moins chez la plupart d'entre nous. Douter de notre lien immanent avec la gent animale paraît raisonnable si l'on songe à notre mode de vie. Sans compter que la perspective de devoir nous aussi, dans un avenir proche, survivre péniblement dans des batteries d'élevage, sur des planchers lattés, dans des cages grillagées ou, qui sait, dans le laboratoire d'un chercheur, n'aurait rien de réjouissant.

Cela dit, n'ayez crainte, mon propos n'est pas de partir en guerre contre les essais sur les animaux. Ce serait une attitude hypocrite, puisqu'une part importante de nos interventions médico-thérapeutiques s'appuie sur des médicaments qui ont été développés, en grande partie, grâce à des études expérimentales effectuées sur

des animaux. Et pourtant, le fait que malgré toutes les percées de la science et de la technique, nous ne puissions renoncer, pour obtenir d'autres résultats indubitablement importants, à faire du mal à des être vivants livrés à notre pouvoir pour le meilleur et pour le pire, ne peut être vu comme étant à l'honneur de notre temps. Il se pourrait fort que les générations futures considèrent un jour l'«ère de l'expérimentation animale» comme une époque primitive de la science.

Si un progrès scientifique fondé sur la douleur d'êtres sans défense peut probablement se justifier par la possibilité qu'il apporte de soulager les souffrances humaines, voire de guérir des maladies, il devrait toutefois laisser en nous une sensation de vide. Est-ce le cas? Ce n'est pas l'impression que m'ont fait, au début des années nonante, les laboratoires de l'Université de Californie à Los Angeles, l'UCLA. Certes, personne n'aurait eu l'idée de faire souffrir un animal en dehors du cadre strict des expériences. On traitait les animaux avec le même pragmatisme qu'un scalpel ou une photocopieuse. Comme du matériel d'usage courant, donc, sans la moindre arrière-pensée, sauf peut-être une occasionnelle remarque sarcastique. Soyons réalistes: quiconque aurait posé la question d'une possible empathie envers ces êtres désarmés utilisés à des fins peu respectueuses de leur espèce n'aurait suscité, dans le meilleur des cas, qu'éclats de rire et moqueries.

A l'inverse, j'aurais eu quelque peine, dans ce contexte, à déceler chez ces jeunes scientifiques, comme mobile de leur remarquable ardeur à l'ouvrage, un désir sublime d'atténuer la souffrance et la maladie humaines... C'était plutôt, me semblait-il, l'espérance d'une publication dans *Science* ou *Nature* qui les motivait à ce point. Entre temps, ma perception des choses s'est toutefois affinée: même dans les laboratoires scientifiques, on rencontre des chercheurs dotés de «qualités d'Indiens» qui, s'ils ne vont pas jusqu'à demander pardon à leurs cobayes pour les souffrances qu'ils leur infligent, sont toutefois très sensibles aux aspects problématiques de ce système. Le chef Seattle et ses épigones s'en seraient réjouis.

Bruno Kesseli